

FABRICE GOLDSTEIN ANTOINE REIN ET CAROLINE ADRIAN PRÉSENTENT

JEAN-PIERRE BACRI

APRÈS

LE NOM DES GENS

LE NOUVEAU FILM DE MICHEL LECLERC

LA VIE TRÈS PRIVÉE DE
**MONSIEUR
SIM**



MATHIEU AMALRIC VALERIA GOLINO LINH-DAN PHAM ISABELLE GELINAS VIMALA PONS FÉLIX MOATI et VINCENT LACOSTE

Scénario adaptation et dialogues MICHEL LECLERC et BAYA KASMI D'après le roman de JONATHAN COE paru aux ÉDITIONS GALLIMARD

IMAGE GUILAUME TREFFONVAINES, AGF - MONTAGE FRANÇOIS GEHREYER - MUSIQUE VINCENT DELLEMA - SON SOPHIE LALLOU - NARRATEUR MARISE - OLIVIER DU HAILLY - CASTING JULIE NAVARRETTI - DÉCORIS JEAN-MARIE TRAN-PHAN-PAH, A.G.C. - COSTUMES ISABELLE PRINTEYER - 1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR MATHIEU VALLANT - DIRECTION DE PRODUCTION MARIVAUVE GÉRYMAY - DIRECTION DE POST-PRODUCTION BÉNÉDICTE POLLETERPOMMAY - CHIFFRE CARRÉ - RÉGESSIER GÉNOLIVE - VINCENT FRANCK AÛGÉ - UNE PRODUCTION KARÉ PRODUCTIONS - DELANTE CINÉMA - EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 2 CINÉMA - MARCS FILMS - PHOENIX ALPES CINÉMA - EN ASSOCIATION AVEC A PLUS IMAGE 3 ET 5 - CINÉMAZIC 4 - SUPERCINÉMA 11 - MARDON 5 - AVEC LES PRODUCTIONS DE CANAL+ - CINE+ - FRANCE TÉLÉVISIONS - AUPRÈS DISTRIBUTION VENUS INTERNATIONALLES SUD - PRODUCTEUR ASSOCIÉ ANTOINE CANDAUDEBERT - PRODUIT PAR FABRICE GOLDSTEIN ANTOINE REIN CAROLINE ADRIAN

LE CERCLE NOIR - PHOTOGRAPHIE - 2018



PRAESENS-FILM PRÉSENTE

LA VIE TRÈS PRIVÉE DE
MONSIEUR
SIM
Jean-Pierre BACRI un film de Michel LECLERC

avec Vimala PONS, Isabelle GELINAS, Valeria GOLINO, Linh-Dan PHAM et Mathieu AMALRIC

écrit par Baya KASMI et Michel LECLERC

d'après le roman de Jonathan COE, paru aux Éditions Gallimard

Durée : 1h42

SORTIE LE 16 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
Tél. : 044 325 35 25
info@praesens.com

PRESSE

Jean-Yves Gloor
205, Rte de Chailly
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. : 079 210 98 21
jyg@terrasse.ch

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.praesens.com

SYNOPSIS

Monsieur Sim n'a aucun intérêt. C'est du moins ce qu'il pense de lui-même. Sa femme l'a quitté, son boulot l'a quitté et lorsqu'il part voir son père au fin fond de l'Italie, celui-ci ne prend même pas le temps de déjeuner avec lui. C'est alors qu'il reçoit une proposition inattendue : traverser la France pour vendre des brosses à dents qui vont « révolutionner l'hygiène bucco-dentaire ». Il en profite pour revoir les visages de son enfance, son premier amour, ainsi que sa fille et faire d'étonnantes découvertes qui vont le révéler à lui-même.

ENTRETIEN AVEC MICHEL LECLERC

Comment avez-vous découvert le livre de Jonathan Coe dont s'inspire le film ?

Baya Kasmi, ma compagne et co-scénariste, l'a lu en premier et m'a dit que cela me correspondait et qu'elle y retrouvait beaucoup d'éléments de mon univers et de mes obsessions. Elle m'a encouragé à le lire à mon tour, mais j'ai mis du temps à accéder à sa demande : je traversais moi-même une période très difficile, de deuil, d'intense remise en question et de départ vers d'autres horizons. J'ai fini par lire le livre dans l'avion qui nous emmenait à Florence où nous avons décidé d'aller vivre (où le scénario a d'ailleurs été écrit). Ce livre avait donc un écho très particulier avec ma propre vie, et découvrir cet homme qui avait tout perdu et qui était en plein questionnement, m'a bouleversé : je me suis totalement identifié à lui à ce moment. Puis, j'ai eu la chance de pouvoir rencontrer directement Jonathan Coe et de le convaincre d'accepter cette adaptation.

Qu'est-ce qui vous a convaincu d'adapter le roman pour le cinéma ?

Ce qui m'a convaincu, c'est que le protagoniste est certes un dépressif mais il désire ardemment remonter la pente : il ne cherche pas à s'enfermer en lui-même mais à se tourner vers les autres, il a un vrai désir de vie. C'est un genre de dépressif joyeux, ce qui est assez rare. Il y avait là matière à susciter des scènes de comédie dans son rapport aux autres. Sim annonce à qui veut l'entendre qu'il est en pleine dépression avec un grand sourire comme s'il disait « j'ai adoré ce que j'ai mangé ce midi ». Il a une candeur, une franchise qui me bouleversent. Par ailleurs, il y a une vraie évolution dans le roman qui commence dans un registre de comédie sociale pour parvenir à une dimension plus métaphysique. C'est un roman sur le désir de fuite, la tentation de Venise. On a tous envie de s'échapper, de quitter la civilisation pour aller vers des contrées désertes, d'être confronté au vide, à la nature, à son destin. On a besoin de métaphysique. Et j'y ai vu bien sûr une possibilité de cinéma.

Vous avez de nouveau coécrit avec Baya Kasmi. L'écriture à quatre mains s'est-elle passée de la même façon que d'habitude ?

Pas tout à fait. En général, notre écriture est le fruit de nos ruminations : l'un a une envie qu'il couche sur le papier (comme Baya avec JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE), et puis on développe l'idée en ferrailant ensemble. Pour ce projet, j'ai commencé par effectuer un premier travail d'adaptation consistant simplement à mettre en exergue ce que je voulais garder du roman. Par la suite, on a beaucoup discuté ensemble des éléments qui rendaient le récit plus ou moins cinématographique : Baya a par exemple proposé certaines idées qui ne sont pas dans le livre et que j'ai intégrées au film (comme celle de l'épave du bateau à la fin).

Dès le départ, dans quelle direction souhaitez-vous emmener l'adaptation ?

J'ai naturellement tendance à orienter la dramaturgie vers la comédie et, donc, je me suis autorisé à orienter certaines séquences du roman vers l'humour, néanmoins déjà très présent dans le texte initial. Dans le livre, le protagoniste est beaucoup plus seul qu'il ne l'est à l'écran : la partie du dialogue avec son GPS y est plus développée et je me suis dit que cela risquait d'être difficile de la transposer telle quelle, car il pouvait y avoir là quelque chose de mécanique. J'avais davantage envie de développer les relations de Sim avec son ex-femme et sa fille : nous avons ajouté des scènes, comme l'escapade avec sa fille, ou la séquence avec le dentiste, qui n'existent pas dans le livre. De même, s'agissant du flash-back sur le père dans les années 50, le film garde le squelette de l'intrigue, le thème de la grande histoire d'amour ratée, mais la narration et le contexte s'en éloignent. Dans le livre l'histoire se passe dans le milieu de la banque à Londres. Pour autant, j'ai voulu préserver la sensibilité du livre, le ton tragi-comique et la construction en puzzle : il s'agit de l'histoire d'un homme qui prend des chemins de traverse et qui finit par retrouver sa route en se perdant. D'où ma volonté, dans la seconde moitié du film de désorienter le spectateur comme le personnage l'est.

C'est aussi un parcours initiatique inhabituel pour un personnage de cet âge, qui prend la forme d'un road-movie, dans l'espace et dans le temps...

C'est un roman de la deuxième ou de la troisième chance et j'y suis très sensible. Au bout du compte, comme je le disais, Sim, à force de se perdre, finit par se trouver : on a le sentiment que le film se clôt sur un personnage qui va mieux qu'au début, après être passé par de très sales moments. Il n'est jamais trop tard, semble suggérer le film, et il parvient à se libérer des névroses familiales : Sim a de grandes difficultés de communication avec son père, dont on comprend peu à peu l'origine, et qu'il parvient à dénouer. C'est évidemment la clé de cette histoire qui parle des échos d'une génération à l'autre, des secrets et des non-dits, mais également des erreurs familiales que Sim parvient à ne pas reproduire. Il n'y a donc pas d'âge pour se libérer d'un poids inexplicable qui pèse sur nos épaules. C'est pour cela que l'image de la carte routière est importante dans le film puisqu'il est question de chemins de traverse, d'itinéraire bis : toute l'éducation de Sim lui a dicté de suivre une voie qu'il a scrupuleusement empruntée jusque-là et à un moment donné, parce qu'il est en rupture avec son travail et avec sa femme, il décide de ne pas suivre le GPS de sa vie. En prenant cette décision, il trouve son chemin.

L'itinéraire de Donald Crowhurst, qui se laisse dériver, fait bien entendu écho à celui de François.

Je ne connaissais pas cette histoire avant de lire le roman. En finissant le livre, je n'étais pas sûr que ce soit une histoire vraie : j'ai vérifié et je me suis rendu compte qu'elle était assez connue. Une de mes surprises a été de m'apercevoir qu'il existait beaucoup d'images d'archives de ce navigateur et que la BBC lui avait confié une caméra 16 mm pour qu'il se filme à bord. On disposait donc d'un matériau brut extraordinaire qui constituait un parallèle cinématographique inouï avec le parcours de Sim.

Vous tournez en dérision beaucoup des outils de communication de la société contemporaine.

Le film parle aussi de l'ultra-moderne solitude, en ce sens là, il a une dimension politique. Sim est au fait des moyens de communication actuels : il parle de ses amis sur Facebook, il dialogue sur Skype, il

est constamment connecté. C'est une époque où on a multiplié les moyens de communication et, très paradoxalement cela semble favoriser l'isolement de chacun. Au fond, ce personnage est d'une extrême solitude, ce qui rend le parallèle avec ce navigateur au milieu de l'océan, qui lui était vraiment dépourvu de tous moyens de communication, très fort. On vit tous dans une sorte d'océan de communication et on se retrouve seul face à nos écrans. Et puis l'obsession des marques, on est tous cerné, suivi, envahi par les marques, et nous avons tous un rapport ambivalent à elles. Sim (comme moi d'ailleurs) est d'un côté rassuré de retrouver les mêmes marques où qu'il aille, les mêmes menus dans les mêmes chaînes de restaurants, les mêmes chambres dans les mêmes hôtels... mais d'un autre côté cette uniformité est aussi une source diffuse d'angoisse, l'impression d'être dans une prison à ciel ouvert, quel que soit le nombre de kilomètres parcourus, on a le sentiment d'être au même endroit, entre un Léon de Bruxelles et un Hôtel Ibis. Et le monde finit par ressembler à une gigantesque zone commerciale.

Il croise aussi sur sa route plusieurs personnages qui sont comme autant de « bonnes fées ».

Le protagoniste tient un peu du « raseur », et j'ai une vraie tendresse pour les raseurs. Sim est le premier à se persuader qu'il est un type ennuyeux (au point de croire qu'il est capable de tuer quelqu'un en lui parlant). Mais en fait, il est moins ennuyeux qu'il ne le pense, il est curieux, il a un esprit d'observation, il peut se passionner pour des choses dérisoires aux yeux des autres, comme d'une cloche en plastique pour garder les plats chauds. Ses interlocuteurs ont une certaine bienveillance à son égard : Caroline, son ex-femme l'engueule quand il embarque sa fille, mais on sent qu'elle garde une tendresse pour lui, Samuel (Mathieu Amalric) est ému par lui, tout comme Luigia, le personnage de Valeria Golino, qu'il n'a pas revu depuis des décennies. Il rate tout ce qu'il entreprend mais on ne lui en veut pas. On a le sentiment que chacun lui chuchote à l'oreille : « ça va aller, cherche ta voie » en tâchant de le consoler, comme un enfant perdu qu'on a envie de prendre dans ses bras. À cet égard, le film est vraiment une tragi-comédie, l'humour comme politesse du désespoir : on a constamment peur que le personnage ne fasse les mauvais choix et ne s'en sorte pas et, du coup, on a envie de le sauver.

Le personnage de Samuel incarne une lueur d'espoir.

C'est l'un des rares qui perçoit la détresse et l'extrême sensibilité de Sim. Dès le départ, au cours du dîner où ils se rencontrent, il est non seulement bienveillant, mais il sait ce qu'il ressent : il comprend son désespoir et il se dit que l'histoire du navigateur peut l'aider à vivre. Il est lucide sur lui, peut-être plus que Sim lui-même. On peut même penser que le personnage de Poppy (joué par Vimala Pons) est un agent bienfaiteur car c'est elle qui met volontairement Samuel sur le chemin de Sim en pensant que son oncle pourra l'aider.

Comment avez-vous pensé à Jean-Pierre Bacri ?

Maintenant, quand j'écris un scénario, je m'astreins à ne penser à aucun comédien, car quand on écrit avec quelqu'un en tête, cela peut s'avérer trop décevant si le comédien refuse le rôle, et faire le chemin à l'envers pour retrouver du désir pour un autre comédien est très difficile. Cela dit, comme tout le monde ou presque, j'adore Jean-Pierre, depuis très longtemps et ce n'est d'ailleurs pas la première fois que je lui propose un rôle dans un de mes films, ce qu'il avait refusé jusque-là. Il a d'un côté cette pudeur et de l'autre cette fragilité, cette part d'enfance qui affleure, et plus il vieillit, plus on lit la moindre émotion sur son visage, son moindre battement de cil parle. Par ailleurs, j'ai le sentiment que ce rôle-là pouvait l'amener vers autre chose : le film commence sur un Bacri plus habituel et évolue vers un personnage courtois, affable avec les autres, et surtout vulnérable. Je crois que dans ce rôle il a livré une vulnérabilité qu'on n'avait pas vraiment vue jusque-là. Certes, il avait déjà joué des dépressifs, mais Sim est un homme sur le fil du rasoir, parfois aux confins de la raison et je sens que Jean-Pierre a dû chercher loin pour jouer certaines scènes. Dans le film, Jean-Pierre est présent dans la quasi totalité des plans et il nous fallait un comédien qu'on ne s'ennuie jamais de regarder : pour moi, LA VIE TRÈS PRIVÉE DE MONSIEUR SIM est une sorte de documentaire sur le visage de Jean-Pierre Bacri. Et j'ai pris un plaisir énorme à le filmer.

Quel genre d'acteur est-il ?

Il est évidemment très sensible au texte, et pendant la préparation, j'ai senti que le choix des mots était

capital pour lui, à la virgule près. Par exemple, dans le journal de bord de Crowhurst, la dernière phrase était « It is the mercy » et j'avais indiqué dans le scénario « Soyez miséricordieux ». Jean-Pierre préférait « Ayez pitié » car pour lui le terme « miséricordieux » était trop connoté religieusement par rapport à son désespoir. Il m'a convaincu. Une fois ce travail de préparation effectué, il est très souple sur le plateau et constamment à l'écoute, notamment de ses partenaires. Je crois qu'il s'est produit un déclic, quand, ensemble, on s'est dit que ce personnage était sans défense, candide comme un enfant qui a envie de se faire aimer : cela a résonné chez lui et à partir de là il a trouvé la ligne du personnage.

Il ne s'est sans doute jamais autant mis en danger que pour ce film.

Dès lors qu'il s'est senti en confiance, il était prêt à aller très loin. Par exemple, dans la scène où il chante une chanson de marin, on sent que Sim est aux confins de sa propre raison : je lui avais demandé de chanter quelque chose et c'est lui qui a eu l'idée de cette chanson de marin. De même, jouer avec un GPS n'était pas évident : donner la réplique à une machine en nous faisant croire qu'il parle à quelqu'un est très complexe. Jean-Pierre est un être pudique et élégant, et tout le travail a consisté à lever ses réserves pour l'amener vers un peu moins de pudeur mais toujours autant d'élégance.

Parlez-moi des seconds rôles.

Quand il a fallu trouver une femme que Sim a connue jeune et qui garde tout son pouvoir de séduction trente ans après, je me suis tout de suite fixé sur Valeria Golino, ce qui a introduit une dimension italienne qui n'existait pas dans le scénario. Elle est absolument formidable de sensualité et d'humour, et, quand on la retrouve tant d'années après, toujours aussi belle. Le contraste est saisissant entre elle, dont on suppose qu'elle a eu une vie protégée et Sim qui ne s'est pas ménagé. Je connaissais Isabelle Gélinas grâce à la série FAIS PAS CI, FAIS PAS ÇA. Elle incarne la femme contemporaine, indépendante et libre, dans la vie. Ce qui laisse supposer que ce n'était pas facile pour elle de vivre avec quelqu'un d'aussi à côté de la vie que Sim. Pour Samuel, dans le peu de scènes qu'il y a, il me fallait quelqu'un qui dégage un pouvoir d'attraction immédiat : Mathieu Amalric s'est

imposé. Quand il parle, il donne une telle intensité à ses propos qu'on ne peut que l'écouter. C'est lui qui porte le récit du navigateur et on devait l'écouter. Et sa voix, comme celle de Valeria Golino, porte une sensualité immédiate. Or Sim est sensible aux voix, et le casting est aussi un casting de voix. Vimala Pons venait de tourner avec Baya. Elle a quelque chose de particulier, comme une forme de beauté comique assumée qui me touche. Elle a fait du cirque et elle sait rendre son corps burlesque, dans sa démarche, dans un geste, dans une expression, ce qui est assez rare.

Et pour les scènes de flash-back dans les années 50 ?

Je voulais qu'on soit cueilli par cette histoire entre le jeune père de Sim (joué par Vincent Lacoste) et Francis (joué par Félix Moati) et que les comédiens donnent tout de suite une véracité dans le peu de temps imparti. Je suis très proche de Félix Moati depuis TÉLÉ GAUCHO et je trouve qu'il est fait pour jouer des rôles flamboyants, avec de l'insolence et de la morgue. Bien entendu, le contraste est intéressant avec Vincent Lacoste qui est plus pudique et qui a un jeu plus intériorisé. Il y a quelque chose de très complémentaire entre eux et ce n'est d'ailleurs pas étonnant qu'on les ait déjà vus ensemble au cinéma. Et puis je savais qu'ils étaient très amis dans la vie et l'idée de les faire se rouler des pelles m'amusait.

Comment avez-vous travaillé l'image avec Guillaume Desfontaines ?

On a d'abord choisi le format scope, c'est un film dans lequel il était important d'inscrire le personnage dans l'espace, ce qui se passe autour de lui dit ce qui se passe en lui. On a beaucoup parlé ensemble d'une première partie qui se passe dans la « France moche », la France des ronds-points absurdes, des zones industrielles et des zones commerciales infinies, qui se ressemblent toutes, mais aussi des centres villes où l'on retrouve la même zone piétonne avec les mêmes enseignes. Il fallait d'abord inscrire le personnage dans cet espace-là : Sim fréquente constamment les mêmes chaînes d'hôtels et de restaurants et il est véritablement cerné par les enseignes publicitaires. Nous nous sommes dit que même lorsqu'on filmait de l'intérieur – d'un restaurant par exemple –, il fallait qu'on aperçoive les enseignes à l'extérieur.

Dans la seconde partie, le film s'épure et sort de cet espace saturé par les marques pour évoluer vers un espace plus vierge, les mouvements de caméra deviennent plus amples, le cadre s'élargit.

La lumière entre dans le film, jusqu'à l'arrivée du personnage dans un blanc immaculé où il se perd littéralement. Enfin, je voulais que le film s'achève sur un épilogue « hollywoodien », saturé de soleil, au bord de mer, tellement chromo qu'on peut légitimement se demander si on est encore dans le réel ou dans le fantasme.

Plusieurs scènes se déroulent en voiture. Comment les avez-vous abordées ?

Tout réalisateur qui tourne un road-movie (le film l'est en partie) se pose cette question et on y a énormément réfléchi avec Guillaume. On s'est notamment demandé comment mettre en scène les séquences avec le GPS et comment faire de ce dernier un personnage. Au début, la caméra filme souvent Sim depuis le capot, ce qui est plutôt banal, puis elle traverse le pare-brises et adopte le point de vue du GPS qui devient pour Sim quelqu'un à qui il parle et qui finit par lui répondre. Par ailleurs, on a aussi essayé de traiter l'habitacle comme un cocon, où Sim se sent protégé du reste du monde. Sa voiture est hybride et nous avons été attentif aux sons ouatés d'une voiture électrique. Un silence enveloppant qui progressivement devient oppressant.

Vous mêlez plusieurs supports d'images.

Absolument. Les magnifiques images d'archives de Crowhurst donnent une dimension atemporelle au film et nous permettent de glisser dans une autre époque. Les flash-backs de la jeunesse de Sim et ceux sur son père possèdent une tonalité plus douce qui nous plonge dans les années 50 et 70.

Le film est construit comme un puzzle visuel où on passe de la grisaille des zones industrielles d'aujourd'hui à l'absolue nostalgie d'un bord de rivière passé avec une jolie fille en maillot de bain... J'aime ces allers et retours. On se perd dans l'espace comme on se perd dans le temps.

Est-ce un tournage inhabituel pour vous ?

Oui, car c'est la première fois que je tourne aussi longtemps en dehors de Paris. On a entamé le tournage début septembre en Italie et il s'est achevé en février de l'année suivante dans le Vercors, sachant que le gros du tournage s'est effectué vers Bourg en Bresse et sa région. Ce temps long de tournage, sur plusieurs saisons, était très agréable car on avait un ou deux mois entre les différentes périodes où on a pu amorcer le montage et ajuster certains détails. J'ai bien aimé ne pas être à flux tendus en permanence.

C'est la première fois que Vincent Delerm compose pour le cinéma.

J'ai toujours eu le sentiment que ses musiques étaient sous-estimées car son image de chanteur masque la musicalité de son œuvre. C'est l'un des rares compositeurs dont on se dit immédiatement en écoutant quelques notes qu'elles sont de lui. Ses chansons sont d'emblée cinématographiques, il sait créer des climats, des atmosphères, notamment dans ses deux derniers albums : pour le film, ses arrangements et ses mélodies me semblaient convenir parfaitement à Sim, car il y avait là quelque chose de poignant, d'épuré, et d'émotionnellement très fort, assez influencé par certaines BO des années 70 : on ne voulait pas multiplier les thèmes mais plutôt en définir trois ou quatre développés sous divers arrangements dans le film. Au départ, ce sont des thèmes joués au piano ou à l'orgue puis ils sont déclinés de manière plus ample au fur et à mesure de l'histoire. Je trouve la BO magnifique. C'est Vincent qui a proposé d'inclure une chanson en italien à la fin : il voulait que ce soit une chanteuse italienne qui l'interprète et on s'est dit que ce serait intéressant qu'il forme un duo avec Valeria Golino. Il ne voulait pas de paroles en français pour éviter que le spectateur y cherche du sens : il s'agit avant tout d'une chanson atmosphérique, Monsieur Sim va mieux, et quoi de mieux que la voix de Valeria Golino pour se sentir apaisé.

ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE BACRI

Qu'est-ce qui vous a convaincu de participer au film ?

En tant que scénariste et acteur, je suis extrêmement sensible au scénario. C'est à partir de cette matière que je me détermine. Quels que soient les talents réunis, si le scénario ne me convainc pas, je ne me lance pas dans l'aventure. La réputation du metteur en scène n'est en aucun cas un facteur de décision. Je reste très attaché au texte et aux dialogues. De la même façon, quand j'entends qu'« on improvisera sur le plateau », cela me fait fuir ! Dans LA VIE TRES PRIVÉE DE MONSIEUR SIM, ce qui m'a touché, c'est d'abord qu'on me confie ce rôle que je trouve formidable. L'histoire de cet homme m'a ému d'autant qu'elle fait écho à la solitude de chacun : je crois que ce récit aura beaucoup de résonance chez les gens. Cet homme met tout en œuvre pour essayer de trouver de l'intérêt à son existence et un motif valable pour continuer à vivre. Il tente de nouer des liens avec les autres avec force, candeur et espoir. Il est passé à côté de sa vie, mais il ne le sait pas...

Avez-vous lu le livre ?

Comme je suis également scénariste, je n'ai pas souhaité lire le livre, seulement le scénario. Sinon, je me serais posé des milliers de questions, du genre « pourquoi n'a-t-il pas gardé ceci ou cela ? » etc. Je n'avais pas envie de comparer et de soupeser chaque parti pris. Mais je me suis promis de lire le livre un de ces jours ! Ceci dit, j'ai quand même eu envie de connaître l'écriture de l'auteur, Jonathan Coe, et j'ai découvert « La pluie, avant qu'elle tombe ». C'est un univers qui m'a beaucoup plu !

Vous aviez déjà campé des dépressifs. Qu'est-ce qui distingue Sim des autres ?

Ce qui le caractérise, c'est sa candeur, la manière dont il se jette sur les gens pour entrer en contact avec eux, qu'il s'agisse du routier ou d'une femme qui passe dans la rue. Ses efforts pour se sortir de la nasse le rendent très émouvant. Il n'a rien en commun avec ces dépressifs habituels qui restent

chez eux et n'arrivent pas à voir le jour. Monsieur Sim est un dépressif d'un autre genre, et même assez joyeux. Il ne se doute pas que son épanouissement est à portée de main.

Pourquoi est-il aussi dur avec lui-même ?

Quand on traverse une phase de dépression, c'est assez fréquent de se dévaloriser. Il y a aussi un côté très humain à penser qu'on peut être nul et ennuyeux. D'ailleurs, on est souvent plus ému par ces gens qui ont un regard très dur sur eux-mêmes que par les individus présomptueux qui arborent un air supérieur. Personnellement, je suis davantage entouré d'amis qui ont tendance à se déprécier, que de gens pédants et satisfaits. Je crois qu'on a tous besoin du regard d'autrui pour reprendre confiance en soi, être rassuré et pouvoir s'élever. Sans le regard bienveillant des autres, on est juste un questionnement métaphysique et sans espoir. Heureusement qu'on n'est pas seul !

Vous n'êtes sans doute jamais allé aussi loin dans l'émotion.

Il m'est déjà arrivé de jouer des scènes d'émotion dans des films récents, comme AU BOUT DU CONTE ou CHERCHEZ HORTENSE. Dans le film de Michel Leclerc, il y avait de nombreuses séquences chargées d'émotion pour mon personnage. Personnellement, j'ai l'impression d'aller souvent dans l'émotion qu'il s'agisse de films comme LES SENTIMENTS de Noémie Lvovsky, ou d'autres encore où je me suis vu jouer la fragilité et le sentiment d'abandon.

Comment faites-vous pour convoquer les émotions ?

Il faut avouer que c'est plutôt jouissif d'aller dans ce registre-là. Quand j'étais un jeune acteur, je me faisais pas mal de souci en pensant que « si je devais jouer l'émotion, ça ne viendrait pas sur commande ». Et puis, j'ai appris par mon expérience d'acteur qu'il était possible de convoquer des moments à soi. Il

me semble qu'il suffit d'être complètement dans la peau du personnage et dans sa tête pour que cela fonctionne. Dans la vie, il se trouve que j'ai beaucoup d'empathie au point d'avoir les yeux qui piquent face à la souffrance. Je suis vite ému par les gens et leurs histoires, et c'est aussi le cas au cinéma. Quand je me mets à jouer un personnage, je ressens tellement l'état dans lequel il est que les larmes coulent malgré moi et que l'émotion vient m'animer naturellement, par pure empathie. Je n'ai pas besoin de me replonger dans un événement qui s'est produit il y a longtemps.

C'est aussi un personnage qui évolue et qui se remet en question à un âge où l'on est en général pétri de certitudes.

Cette dimension m'a beaucoup interpellé. Car Monsieur Sim est à moment de sa vie où il peut encore commencer une vie nouvelle. Alors, j'ai imaginé que cela pourrait m'arriver !

Pensez-vous qu'il se doutait de quoi que ce soit sur son père ?

C'est une surprise totale. Mais c'est une étape qui le conduit à voir le bout du tunnel : il réussit enfin à se projeter et à comprendre des choses sur lui-même. Cette étape essentielle le mène à la guérison.

Comment faire pour jouer face à un GPS ?

C'est Michel qui me donnait souvent la réplique, plié en neuf, entre le dossier passager et la banquette arrière ! Je l'entendais me dire : « Il faut tourner dans 100 m à droite ! » (rires). Le tournage de la déclaration d'amour au GPS était très difficile. Pour avoir le plus de justesse dans la tonalité, il fallait que j'oublie que c'était un GPS. Ce qui était très compliqué : j'essayais de me persuader que je parlais à une femme. C'est cette séquence qui m'a posé le plus de problème.

Comment Michel dirige-t-il ses acteurs ?

Dans un premier temps, je me suis dit « il laisse les acteurs tranquilles et il a raison ». Mais au fur et à mesure du tournage, je me suis rendu compte qu'il a une façon d'intervenir un peu pointilliste. Il précise des petits détails, intervient minutieusement et judicieusement, ce qui donne une grande cohérence à l'ensemble. C'est très agréable d'être dirigé de cette façon : prise par prise, il propose des nuances, certaines ne sont pas essentielles, d'autres sont indispensables. Michel ne se situe pas dans un rapport autoritaire face aux acteurs – bien au contraire, il est toujours très amical. J'ai déjà senti dans ma vie d'acteur des professionnels qui ont une façon d'être mécontent trop visible. C'est une situation très dure pour un acteur. Michel est un réalisateur bienveillant qui ne boude pas son plaisir : quand il est content, il le dit.

Vous avez de nombreux partenaires, mais peu de scènes avec chacun.

C'est toujours agréable d'avoir un partenaire avec qui on construit une relation à long terme. Chaque jour qui passe sur un tournage, on s'amuse, on devient complices et la relation semble encore plus véridique à l'écran. Pendant le tournage de MONSIEUR SIM, c'était un peu différent : j'ai eu la chance de retrouver des acteurs que j'aimais beaucoup et d'en découvrir d'autres. J'ai une affection particulière pour Isabelle Gélinas, avec qui j'ai gardé une amitié et une grande affection depuis qu'on a tourné DIDIER d'Alain Chabat. Quant à Valeria Golino, on s'était rencontrés il y a longtemps et je me suis très bien entendu avec elle. C'était aussi très agréable de travailler avec Mathieu Amalric.

ENTRETIEN AVEC JONATHAN COE

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour ce livre ?

En 2007, pour la première fois de ma vie, je me suis acheté une voiture équipée d'un GPS. La même année, alors que je visitais l'Australie, j'ai aperçu une femme chinoise et sa petite fille qui jouaient aux cartes, toutes les deux, dans un restaurant. Ces deux anecdotes, sans rapport apparent, m'ont donné envie d'écrire un livre sur la solitude et l'intimité à notre époque dominée par les nouvelles technologies.

Pourquoi Sim a-t-il autant besoin d'aller vers les autres ?

Parce qu'il se sent seul. Au début du livre comme du film, il sort d'une période de dépression provoquée par l'échec de son mariage. Il veut à tout prix renouer un lien avec les autres, mais il ne sait plus comment s'y prendre – ou plutôt, comme il commence à s'en rendre compte, il n'a jamais su s'y prendre.

Vos livres ont la réputation de se prêter facilement à des adaptations cinématographiques. Lorsque vous écriviez « La vie très privée de Monsieur Sim », envisagiez-vous qu'il puisse être porté à l'écran ?

Le livre s'inspire très librement d'un road-movie anglais, LE MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES (1973) de Lindsay Anderson, où Malcolm McDowell campe un vendeur de café qui sillonne les routes et les autoroutes d'Angleterre. Par conséquent, il est vrai que j'ai toujours eu le sentiment que le roman était très cinématographique.

Avez-vous été surpris qu'un réalisateur français vous contacte pour adapter l'un de vos livres ?

À l'heure actuelle, mes livres ont plus de succès en France qu'au Royaume-Uni. D'autre part, la France produit environ 250 longs métrages par an, alors qu'en Angleterre, on n'en produit qu'une quarantaine. Du coup, ce n'est pas étonnant que, ces dernières années, la quasi totalité des propositions d'adaptation de mes livres soient venues de réalisateurs français. Je ne connaissais pas les films de Michel, mais

il m'a donné un DVD du NOM DES GENS qui m'a beaucoup plu. Lorsque nous nous sommes vus, j'ai compris qu'on aimait les mêmes cinéastes, et tout particulièrement Billy Wilder et Woody Allen.

Avez-vous envisagé de participer à l'écriture du scénario avec Michel et Baya ?

Non, parce que j'étais très occupé à terminer un roman, « Expo 58 », et à en commencer un autre, « Number 11 ». On s'est vus et on a passé une journée tous les trois dans les environs de Florence, où Michel et Baya venaient d'emménager et où j'étais en vacances avec ma famille. On a parlé du scénario et il m'a semblé évident qu'ils avaient l'intention de rester très fidèles au livre. Du coup, je les ai laissés faire.

Qu'avez-vous pensé du film ?

Je trouve que Michel a su rester très proche de l'esprit du livre. Pas seulement l'esprit d'ailleurs : il a réalisé une adaptation fidèle, allant jusqu'à transposer les flash-backs et l'histoire parallèle de Donald Crowhurst – autant d'éléments que, à mon avis, il allait devoir écarter. La seule liberté majeure qu'il s'est permise concerne le dernier chapitre controversé du roman, où l'on découvre que Monsieur Sim est le fruit de l'imagination de l'auteur. Mais il m'avait dit depuis le début qu'il ne pouvait pas transposer ce chapitre, et j'en étais d'accord.

Différentes intrigues et temporalités se croisent dans votre œuvre. Comment Michel Leclerc s'en est-il sorti sur le plan cinématographique ?

Il s'en est remarquablement tiré. D'ailleurs, je trouve que le film est de plus en plus intéressant à mesure qu'avance l'intrigue, qu'on découvre davantage de flash-backs et qu'on apprend en quoi ils sont importants. Les scènes des adolescents en vacances, et celles du Paris des années 50 avec Vincent Lacoste, comptent parmi mes préférées.

Pour vous, le film se rapproche-t-il davantage de la comédie que le roman ?

En fait, j'ai trouvé le film plus empreint de mélancolie que le livre. Quand on voit Sim parcourir ces routes désertes en voiture, avec son GPS pour seule compagnie, on perçoit sa solitude de manière plus palpable que dans le livre.

Si Michel Leclerc a coupé certaines scènes du livre, il en a aussi imaginé de nouvelles...

C'est ce que j'espérais qu'il ferait. L'objectif d'une collaboration est précisément de découvrir ce qu'un autre esprit créatif peut apporter à l'œuvre de départ. Rien n'est aussi ennuyeux qu'une pure adaptation littérale.

Michel Leclerc estime que le livre est très anglais, alors que vous trouvez le film très français...

Pour moi, le style des réalisateurs français est beaucoup plus fluide et visuellement marqué que celui de leurs homologues anglais. Ces dernières années, la plupart des artistes anglais les plus intéressants qui ont vraiment quelque chose à dire ont choisi de le faire à la télévision ou au théâtre – pas au cinéma. Les cinéastes anglais ne semblent pas en mesure de trouver le bon équilibre entre les dialogues et le style visuel. Le film de Michel me semble « très français » car il manie le langage du cinéma avec beaucoup de naturel.

Qu'avez-vous pensé de la manière dont Michel Leclerc a intégré l'histoire de Crowhurst dans l'intrigue principale ?

Pour moi, le parallèle entre Crowhurst et Sim est fondamental et donne tout son sens au livre. Je redoutais vraiment que ce parallèle soit perdu, ne serait-ce qu'en raison de la difficulté à obtenir les droits des images de Crowhurst. Du coup, je suis ravi que cet élément du livre se retrouve dans le film et y joue un rôle aussi important. Un biopic à gros budget est en tournage actuellement, avec Colin Firth dans le rôle principal, et son histoire va donc devenir très célèbre. Mais nous aurons été les premiers à en parler !

Avez-vous été ému par la prestation de Jean-Pierre Bacri ?

Au départ, j'étais un peu inquiet par la différence d'âge entre le Sim du livre et Jean-Pierre, mais je me suis rendu compte que cela ne se voyait pas à l'écran. De toute évidence, Jean-Pierre Bacri est l'un des plus grands acteurs de cinéma et je n'arrivais pas à croire qu'il s'apprêtait à camper l'un de mes personnages. Sa prestation est tout simplement fascinante.

Et les autres comédiens ?

Bien qu'elle ait peu de scènes, Valeria Golino est formidable : elle campe l'ancien amour de jeunesse de Sim, devenue une femme d'une quarantaine d'années séduisante. Isabelle Gélinas est à la fois chaleureuse et émouvante dans le rôle de la femme de Sim. Toutes les comédiennes du film sont épatantes, mais j'ai surtout été impressionné par Mathieu Amalric et par les scènes où il joue avec Bacri : on sent très bien les liens qui existent entre eux et l'attirance entre ces deux hommes, à la fois forte et tendre, et d'une grande subtilité. C'est un grand numéro d'acteur.

Qu'avez-vous pensé de la mise en scène ?

J'ai été ravi de voir que Guillaume Deffontaines est presque le premier nom qui apparaît au générique de fin. Il a signé quelques superbes images, particulièrement vers la fin du film. L'aboutissement du périple de Sim dans le Massif Central est une séquence magnifique, sur un plan visuel et dramaturgique, puis le fondu enchaîné avec le paysage italien sous le soleil est d'une grande beauté.

NOTE D'INTENTION DE VINCENT DELERM

J'aime vraiment bien Michel Leclerc.

J'aime bien lui et j'aime aussi son cinéma.

Parce que son cinéma c'est un peu lui. Beaucoup lui. J'aime son goût pour les plans-séquences, pour la durée des actions telles qu'elles nous arrivent dans la vie.

J'aime le courage et la lâcheté de ses anti-héros, leurs doutes, leurs failles, leurs contradictions.

J'aime que ses films ne prennent pas la vie pour ce qu'elle n'est pas, à savoir un monde avec les salauds d'un côté et les grands cœurs de l'autre, mais plutôt un fouillis joyeux dans lequel chacun essaye de faire du mieux qu'il peut en pataugeant dans la mare.

J'aime que le côté dérisoire de la vie ne soit jamais envisagé dans ses plans d'une manière cynique mais avec légèreté, tendresse. Comme en sifflotant. Son nouveau film sera ainsi je crois. À moins qu'il mette tous les rushes qu'il m'a montrés à la poubelle et s'en aille à Ibiza refaire tous les plans en remplaçant Jean-Pierre Bacri par un acteur Email Diamant. Mais j'ai bon espoir.

Même si je ne le connaissais pas un peu, il me semble que j'aurais pu déceler chez Michel une certaine affection pour la chanson.

Car les chansons ne prétendent pas à autre chose que cela : être des pastilles qui rendent le goût des choses un peu plus doux pendant trois minutes. Ce qui est, contrairement aux apparences, un projet très ambitieux. Le seul projet ambitieux selon moi.

Mais voilà, il se trouve qu'avec Michel nous nous sommes rencontrés il y a déjà quelques années et que nous avons fatalement très vite parlé de chanson et de cinéma. De cinéma et de chanson. De mon côté, j'avais toujours tenté de faire entrer un peu de cinéma dans mes chansons, alors nous avons parlé de cela.

Et puis récemment cette question de Michel « C'est marrant quand même qu'on t'ait jamais demandé de faire une BO pour le cinéma, c'est un truc qui te fait pas envie ? ». Et j'ai répondu une phrase assez pointue comme « Bah si ».

Je pourrais bien faire référence à tous les anciens maîtres de la BO de cinéma que nous vénérons Michel et moi mais ce serait bien ridicule et surtout beaucoup trop de pression pour moi.

Nous allons faire du mieux que nous pouvons pour rendre les actions et les personnages touchants.

Accompagner la neige, les plans de voiture, les amours passés et présents du personnage de monsieur Sim.

De l'amour, de la neige, de la voiture... Pour ma première BO, je suis content du cahier des charges.

Et comme j'aime vraiment bien Michel Leclerc, ça me plairait de réussir. Voilà.

VD

LISTE ARTISTIQUE

Jean-Pierre Bacri	François Sim
Mathieu Amalric	Samuel
Valeria Golino	Luigia
Linh-Dan Pham	Liam
Isabelle Gelin	Caroline
Vimala Pons	Poppy
Félix Moati	Francis à 20 ans
Vincent Lacoste	Jacques à 20 ans
Christian Bouillette	Jacques à 80 ans
Carole Franck	Audrey
Sixtine Dutheil	Lucy
Daniel Di Grazia	François Sim à 19 ans
Victor Belmondo	Lino à 19 ans
Lucile Krier	Luigia à 18 ans
Jeanne Cherhal	Voix Emmanuelle

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Michel Leclerc
Scénaristes	Michel Leclerc Baya Kasmi
Producteurs	Fabrice Goldstein Antoine Rein Caroline Adrian Antoine Gandaubert
Producteur associé	Marianne Germain
Directrice de production	Guillaume Deffontaines, A.F.C.
Directeur de la photographie	François Gedigier
Chef monteur	Vincent Delerm
Musique originale	Mathieu Vaillant
Premier assistant réalisateur	Delphine Musichini
Scripte	Sophie Laloy
Chef opératrice son	Nadine Muse
Monteuse son	Olivier Dô Hùu
Mixeur	Jean-Marc Tran Tan Ba, A.D.C.
Chef décorateur	Isabelle Pannetier
Chef costumière	Julie Navarro
Casting	Natali Tabareau-Vieuille
Maquillage	Jane Milon
Coiffure	Bénédicte Pollet-Baronian
Post-production	Chiara Girardi